

Brigitte Kernel
Agatha Christie,
le chapitre disparu

roman



La reine du
crime a-t-elle
été kidnappée?

Flammarion

Agatha Christie, le chapitre disparu

Brigitte
Kernel



«Voilà, le livre est fini. J'ai posé le point final. Le titre : *Une autobiographie*. Je ne me sens pas très à l'aise. Mon éditeur va s'en rendre compte... Des pages manquent : ma disparition à l'hiver 1926. Pourtant, j'ai bien écrit ce chapitre. Des pages et des pages, presque un livre entier. Mon secret. Ma vie privée. Une semaine et demie qui n'appartient qu'à moi. »

C'est une histoire vraie. Un mystère jamais totalement élucidé. Une zone d'ombre qui demeure dans la vie d'Agatha Christie. Pourquoi et comment la reine du crime s'est-elle volatilisée dans la nature durant l'hiver 1926 ? Qu'a-t-elle fait pendant ces onze journées ? Pourquoi toute la presse a-t-elle cru qu'elle avait été kidnappée ou assassinée ?

Dans ce roman passionnant, Brigitte Kernel se glisse dans la peau d'Agatha Christie pour reconstituer cette étrange disparition. Une histoire d'amour, de vengeance et de trahison.

Brigitte Kernel est l'auteur de nombreux romans parus chez Flammarion : Fais-moi oublier, À cause d'un baiser, Dis-moi oui...

Flammarion

Agatha Christie,
le chapitre disparu

DU MÊME AUTEUR

Une journée dans la vie d'Annie Moore, Presses de la Renaissance, 1993, Prix Paul Guth du premier roman ; J'ai Lu, 2003.

Un animal à vif, Le Masque, 2001 ; J'ai Lu, 2003.

Autobiographie d'une tueuse, Flammarion, 2002 ; J'ai Lu, 2004.

Tout sur elle, Flammarion, 2003.

Ma psy, mon amant, Belfond, 2004 ; Léo Scheer, 2011.

L'Amant de l'au-delà, Le Masque, 2005.

Les Falaises du crime, Flammarion, 2005.

Fais-moi oublier, Flammarion, 2008 ; J'ai Lu, 2010.

À cause d'un baiser, Flammarion, 2012 ; J'ai Lu, 2015.

Andy, Plon, 2013.

Dis-moi oui, Flammarion, 2015.

Brigitte Kernel

Agatha Christie,
le chapitre disparu

roman

Flammarion

Ceci est une histoire vraie. Mais ceci est un roman.

© Flammarion, 2016.
ISBN : 978-2-0813-6562-9

À Corine, sur la route d'Harrogate,
À Béatrice, ma « sœur », sur la route de Nancy,
À Olive, sur tous nos chemins.

« Si je m'intéresse à mes parents, ce n'est pas pour le simple fait d'être mes parents, mais parce qu'ils ont réussi une prouesse fort rare : un mariage heureux. Jusqu'aujourd'hui, je n'en ai connu que quatre. Existe-t-il une recette ? J'en doute. »

Agatha Christie,
Une autobiographie

« Oh ! Savoir vivre est difficile ! On part quand on devrait se cramponner, on s'emballe quand on devrait rester tranquille. À certains moments, la vie est si belle qu'on a peine à croire à la réalité – et puis pan ! on tombe dans un enfer de catastrophes et de souffrances ! »

Mary Westmacott,
Loin de vous ce printemps

The End.

Voilà, le livre est fini.

J'y ai posé le point final vers quinze heures. Le titre : *Une autobiographie*. Il n'y a pas plus simple.

Juste au-dessus, en lettres capitales, mon nom, Agatha Christie.

Pour une fois, je n'ai pas écrit un roman policier. Je reviens sur mon enfance, l'âge adulte, l'écriture, mes maris, les enfants, les voyages, mes chiens, le golf. J'aurai mis plus de vingt ans à raconter tout cela. Près de mille pages, ce n'est pas rien.

Aucune énigme, aucun crime, pas d'Hercule Poirot, je l'ai mis au placard. Cela ne lui fera pas de mal de prendre la naphthaline. Il est parfois trop encombrant.

C'est amusant, tout à l'heure, au moment où je finissais de rédiger le dernier paragraphe, une alouette s'est mise à chanter, posée je ne sais où, sans doute sur le bégonia. Ma mère y aurait vu un signe.

« Agatha, regarde bien, si tu arrives à repérer l'oiseau qui siffle, tu recevras dans la semaine une bonne nouvelle ! »

Puis elle aurait enchaîné : « Es-tu contente, ma chérie, d'avoir enfin terminé tes Mémoires ? »

« Je ne sais pas, Maman, je ne sais pas. » Cela aurait été ma réponse.

Car je l'avoue, je ne me sens pas très à l'aise. Mon éditeur va s'en rendre compte... Des pages manquent. J'entends sa voix rocailleuse, je respire le parfum de son cigare entre ses mots : « Enfin, madame Christie, on ne peut pas passer du chapitre V au VI sans que vous parliez de ce qui a animé toute l'Angleterre pendant onze jours, onze longues journées lors de l'hiver 1926 ! C'est un point capital de votre vie ! Pourquoi une telle impasse ? »

Je ne lui répondrai pas, je murmurerai : « Je ne me souviens pas, vous savez, j'ai parfois des moments d'amnésie. »

Pourtant j'ai bien dicté le chapitre sur mon appareil enregistreur. Des pages et des pages, presque un livre entier, consacrées à ces journées du 3 au 14 décembre 1926. Ce texte aurait dû se situer entre les chapitres V et VI de la septième partie de mon autobiographie.

Un chapitre V bis en fait.

Mon secret. Ma vie privée. Une semaine et demie, dix jours qui n'appartiennent qu'à moi. Pourquoi en ferais-je part ? J'ai si honte de cette période, mieux vaut la faire disparaître.

Pour l'instant, je suis incapable de mettre au feu ces écrits. Ce serait comme sacrifier un ami, un précieux confident. Ils m'ont permis de faire le point sur le désastre du couple que nous formions avec Archie. Un jour, quand les rides feront de moi un parchemin, je détruirai ce texte.

Je vais sortir, j'étouffe un peu dans cette pièce. Il faut que je fasse circuler le sang dans mes jambes, a dit le docteur, exactement ce qu'on préconisait à Maman. Marcher dans le parc va me faire du bien, mon cœur se calmera. Et puis, je dois aller parler à mes chiens, leurs tombes ne sont pas loin.

Ce que j'aime sentir leur présence à Greenway. Ils y ont tous été si heureux. Je revois encore Peter, mon cher fox-terrier, gambader. Et gratter la terre à la recherche d'une taupe.

V bis

3 décembre 1926

Je quittai la maison aux alentours de vingt-deux heures. Je n'avais plus en tête que l'envie de mourir. S'il me vint à l'idée qu'Archibald, mon mari, serait inquiet de devoir constater mon absence ? Oui, bien sûr. Ce fut même, au regard de la vie qui m'abandonnait, une consolation. Maigre certes, mais suffisante pour m'arracher un sourire à la seconde où ma voiture s'enfonça sur la route de Sunningdale.

La nuit et le brouillard, les arbres dénudés lançaient leurs frêles bras vers le ciel endeuillé, mais je n'y fis guère attention. Mon regard, s'il les constata, ne s'attarda pas sur les reliefs et ambiances d'hiver. Sans doute était déjà morte en mon esprit la partie créative, l'observation. Plus aucun détail ne me retenait.

La mort, seul horizon possible, toutes mes forces convergeaient vers cette ligne qui allait me délivrer de mes douleurs. J'étais froide, déterminée, il me semblait que je ne souffrais même plus. Était-ce l'idée de ma fin qui apaisait la terrible douleur ?

Fuir ce monde, rejoindre Newland Corner, abandonner mes forces, mon passé, mon futur dans l'étang de Silent Pool. Encore quelques poignées de minutes et j'en aurai bientôt fini. La délivrance, enfin. Je ne craignais ni de quitter cette vie ni de souffrir en me noyant avec ma voiture pour linceul.

La colère, tels des jets de sang, revenait par à-coups, faisait taper mon cœur dans ma poitrine, dans mon ventre : « Mon époux avec cette femme ! Sa maîtresse ! Nancy Neele, cette sotte, pourquoi elle ? Pourquoi s'est-il entiché de cette autruche à cou de poulet ? Vouloir divorcer ! Et le pire, certaines personnes disent cette fille, ce caniche de salon, intelligente. Oh *jerk* ! »

Par mon éducation, j'avais appris à être digne en toute occasion, je fus donc consternée de constater à quel point mes pensées se bousculaient, immaîtrisables. Mes yeux étaient embués, ma bouche sèche et ce cœur, mon pauvre cœur, comme il battait dans mes tempes. « Un vrai personnage de littérature sentimentale ! Voilà ce que tu es Agatha ! Reprends-toi ! »

La voiture se déporta au carrefour. Terrorisée à l'idée de ne pas réussir à mettre mon plan à exécution et de finir mes jours, là, dans un vulgaire accident me projetant sur le bas-côté, je me cramponnai au volant.

La Morris Cowley stabilisée, je repris ma course. La route était droite. Pas besoin de rétrograder. J'étais comme absente de moi-même. C'était étrange, auré-

olé d'irréalité, chacun de mes gestes était machinal. Un oiseau frappa le pare-brise de plein fouet, je hurlai. Comment n'avais-je pas pu l'éviter ?

Son empreinte de duvet, de chair et de sang constellait la partie supérieure gauche de la vitre, je ne voulais pas regarder, je ne pouvais pas regarder. La mort de ce merle ou de cette pie, je n'avais pas eu le temps de distinguer le volatile, me sembla si cruelle que je restai quelques secondes en apnée. « Pauvre bête, si j'avais roulé moins vite ! » hoquetai-je et je pensai à Maman, je lui adressai ces mots qu'elle prononçait autrefois : « C'est mauvais signe, n'est-ce pas, surtout s'il s'agit d'un corbeau ? »

Non, pas un corbeau, les plumes laissées sur le pare-brise s'offraient grises et duveteuses.

Mon pied vissé à l'accélérateur trembla, puis tout mon corps. J'avais froid. Et cette sensation de perdre soudain le contrôle de mes émotions. D'un revers de manche, j'essuyai mes yeux : « Allez, Agatha, ne pense ni à ta fille, ni à tes livres, ni à ton chien, tout cela n'existe plus, c'est bientôt terminé, maintiens le cap, sois forte. »

Je crois bien qu'une ou deux larmes dévalaient la pente de mes joues au moment où apparut le panneau indiquant « Sunningdale ».

Les petites maisons du centre étaient plongées dans l'obscurité, leurs volets fermés n'affichaient aucune bribe de lumière. Tous les habitants de cette chère contrée dormaient. « Voilà des gens, songeai-je,

qui ce soir seront encore vivants dans la chaleur de leur conjoint. »

J'avais planifié de ralentir au carrefour, j'obtempérai donc. « Ne réveiller personne, ne pas être vue. » Le mot d'ordre résidait pour l'heure en ces mots. Et je me répétais à mi-voix : « Pas de témoin. » Je traversai la petite ville.

Sunningdale. J'aime prononcer ces trois syllabes. Ce bourg m'enchanté. Le calme et la politesse y sont seigneurs. Avant, Archie et moi y avions nos habitudes. Aller boire le thé après le golf chez Janet, ce salon confortable et ouateux, était un pur bonheur. L'excellence de son Earl Grey, la délicatesse de ses *apple pies* et de ses *scones*, mais aussi la gentillesse de sa propriétaire en avaient fait le repère des golfeurs. J'appréciais beaucoup cette dame, Mrs Annesmore. Elle avait perdu son mari à la guerre et avait dû par la suite travailler pour élever ses enfants. Pour avoir soigné Mr Annesmore quand j'étais infirmière sur les champs de bataille, je me sentais proche d'elle, de sa douleur. Cette femme était courageuse, j'estimais cette qualité. Et puis, Janet, comme moi, avait passé son enfance à Torquay. Une raison encore d'aimer sa compagnie. Que de souvenirs nous avons échangés au fil des années ! Mon époux a tout appris de ma jeunesse en écoutant les conversations que Janet et moi partagions. Car, quand je lui racontais mes jeunes années en tête à tête à la maison, Archie paraissait toujours ailleurs. Sans doute l'ennuyais-je

avec mes souvenirs. Ils sont ma colonne vertébrale, je crois que mon mari n'a jamais compris.

Une petite pression du pied sur l'accélérateur, je dépassai le salon de thé « Chez Janet » et longuai la rue principale. La lune n'était qu'une tache opaque au-dessus du toit de l'église. Un bref mouvement de la tête vers la gauche et je remarquai le panneau apposé sur la devanture du marchand de couleurs « fermé pour cause d'inventaire ». Ce commerçant faisait son bilan chaque année en cette période de Noël. « Le 25 décembre, grommelai-je, je serai dix pieds sous terre depuis dix-huit jours déjà... Maudit 25 décembre... Anniversaire de mon mariage avec Archie en 1914, comme c'est loin déjà. »

Dans une dizaine d'heures, les volets de Sunningdale s'ouvriraient. Les vies reprendraient tandis que la mienne s'achèverait.

Je quittai la ville. Personne ne m'avait vue, aucun témoin. Et aucune preuve de mon passage. Une forme de soulagement m'inonda.

Toute la soirée, je m'étais imaginée en train d'écrire un roman. Celui qui allait faire perdre pied à mon époux. J'en étais le personnage principal : la disparue, une femme ayant quitté le domicile conjugal à toute vitesse pour rejoindre l'étang où elle allait se suicider. Non contente de briser la vie de son époux, elle lui rendrait aussi l'existence insupportable, bancal, vertigineuse en laissant un indice, une interrogation qui le plongerait *ad vitam* dans une

angoisse extrême. Quel indice ? Je n'avais pas encore trouvé. Mais cela viendrait en chemin, comme souvent dans mes écrits. Je marche dans mon jardin ou promène mon chien dans les bois et l'idée sur laquelle je butais surgit.

J'avais calculé et recalculé, vingt miles séparaient notre maison, *Styles*, de Silent Pool, j'arriverais vers deux heures du matin à l'étang. Parfois, passant devant ce lieu désert, je m'étais fait cette réflexion : « Un meurtre parfait pourrait y être commis, quel bon décor pour un roman ! » J'avais même pris des notes dans un calepin pour bien m'en souvenir. Je n'avais pas imaginé que le plan d'eau ne m'inspirerait pas une énigme policière, mais mon propre décès.

Une disparition parfaite comme un crime parfait !

Quelques onces de coquaine satisfaction montèrent en moi. De la même manière que cela survient quand enfin je saisis la trame d'un roman policier. On ne me retrouverait pas facilement.

Sur cette route noyée dans la brume, je scandai : « Un auteur de romans policiers à succès comme toi, Agatha, ne commet aucune faute lors de la réalisation de sa propre mort. » C'était surtout que je voulais me convaincre de l'efficacité et de l'habileté de mon entreprise.

Je répétais les grandes lignes de mon plan :

1. Quitter la maison après avoir écrit deux lettres, l'une à mon beau-frère, Campdell, l'autre à ma secrétaire, Carlo. Sans évoquer ce qu'il allait advenir de

moi, y inscrire : « Surtout, occupez-vous bien de ma fille. » C'était fait ;

2. Traverser Sunningdale en silence, réussi également ;

3. Rouler tout droit vers le Surrey, ne pas m'arrêter ;

4. Trouver au plus vite le chemin qui part de la route pour aller à l'étang si bien nommé Silent Pool ;

5. Foncer, accélérer au maximum, plonger avec la voiture dans l'eau ;

6. Attendre que cela se passe, accepter l'eau qui entrerait dans mes poumons.

Mes paumes serrèrent le volant.

— Allez, Agatha, file vers ta destinée.

— C'est vrai, oui, j'y vais, je n'en peux plus de cette vie, je ne reprendrai jamais pied, je souffre trop. Et enfin, Archie va comprendre le mal qu'il m'a fait.

— Imagine ton enterrement ! Ce monde qu'il y aura... Les condoléances, cette horreur...

— Comment Archie va-t-il assumer tout ça ? Le suicide de sa femme, la romancière Agatha Christie...

— Le bougre va en baver...

J'étais de glace, déterminée.

Après vingt-deux heures, sur cette voie du Berkshire, rares sont les voitures. Les premières se présenteraient vers sept heures du matin, phares allumés, conduites par ces hommes chapeautés qui, dès le lever du jour, rejoignent leur bureau de Londres. Il

y avait peu de chances que l'on me croise. Mais la prudence était de mise. Sans lâcher le volant, comme je l'avais prévu, je recouvris mes cheveux d'un foulard et d'un chapeau cloche inconnu d'Archie. Enfin je chaussai la paire de lunettes préparées juste avant ma fuite. Ainsi j'étais, du moins m'en persuadai-je, non reconnaissable.

Puis, pour bien suivre mon plan, j'abandonnerais mon manteau de fourrure à proximité de Silent Pool. La police le retrouverait, se précipiterait vers mon époux : « Colonel Christie, votre épouse portait-elle ce vêtement ? — Il était à sa mère, mais elle ne le mettait pas », hoquetterait Archie, dévasté. Alors, le policier chargé de l'enquête soupirerait : « Mrs Christie... Il faut vous préparer à une mauvaise nouvelle, monsieur... »

Pour bien faire, il ne faudrait pas que l'on retrouve mon corps avant quelques semaines. Ainsi il vivrait l'enfer pendant des heures et des jours. Et, je le souhaitais de toutes mes forces, cela entraînerait la destruction de sa liaison avec cette perruche de Miss Neele !

Une inconnue subsistait cependant. Mon mari allait-il appeler la police dans la journée ou attendrait-il plusieurs jours ? « Il restera silencieux, l'animal aura trop peur que l'on fouille sa vie privée, la bonne société de Sunningdale apprendrait sa liaison de soi-disant homme marié convenable avec cette godiche, c'est inconcevable pour Archie. Je rica-

nai : « On comprendra vite que mon suicide est le résultat de cet adultère, il sera mis au ban. »

C'est l'idée que j'aurais à coup sûr exploitée dans une énigme policière.

Les écrivains, à force d'inventer des histoires, connaissent bien, je crois, la technique propice à faire monter l'anxiété chez le lecteur. Bien sûr, pas les auteurs de romans sentimentaux. Ils n'ont pas d'outils à proprement parler puisqu'ils ne privilégient pas l'énigme, mais les émotions. Mais les créateurs de romans policiers comme moi ou Arthur Conan Doyle, le père de Sherlock Holmes, sont forcément maîtres en l'élaboration de plans. Conan Doyle et ses personnages, le Docteur Watson, Mrs Hudson, l'Inspecteur Lestrade... Sans eux, sans la lecture de leurs aventures, adolescente, jamais je ne me serais lancée à écrire des suspenses.

Regard attiré par un mouvement extérieur, je tournai la tête. Bien qu'il fasse encore sombre, un jeune homme faisait jouer son chien sur le bas-côté. Un potentiel témoin. Exactement ce qu'il fallait éviter.

Le Beagle en tous points conforme à ceux de notre roi, George V, allait et venait, un bâton dans la gueule. En d'autres temps, cette vision m'aurait ravie, à cette heure elle ne m'octroya aucun plaisir. Je me noyais dans la crainte que le garçon ne se retourne et n'aperçoive la Morris Cowley. J'étais la seule à en posséder une dans cette contrée.

Quittant la maison, j'avais été vigilante. À cinq heures du matin, tout le monde était bien endormi.

Les domestiques se lèveraient une demi-heure après ma fuite. Ma plus fidèle, Carlo, était à Londres, je lui en avais donné la permission, j'avais même insisté : « Dormez là-bas, Carlo, vous serez moins pressée. » Quant à mon mari, il était parti ronfler comme un labrador repu dans le cottage de Mr et Mrs James, nos amis, tout près de Godalming.

Au loin, fatras d'ombres, de reliefs flous, la route s'épaississait. Les arbres avaient des airs d'insectes géants comme on en trouve en Égypte ou en Mésopotamie. Je connaissais le chemin par cœur pour l'avoir emprunté lorsque nous rejoignons, mon mari et moi, notre résidence d'été, Greenway, ce paradis lové dans le Devon. Chaque année, Archie et moi y passions trois mois. Archie, même s'il ne l'exprimait pas, y était heureux. Depuis le jardin, nous allions admirer chaque soir l'estuaire niché en contrebas de la colline. Les fleurs nous paraissaient plus belles que jamais, surtout les roses. Nous n'étions que sourires et conversations tardives au coin du feu, même par temps chaud.

Mais voilà, cette fastueuse période était terminée, assassinée par ce menteur et sa garce poularde.

Il est stupéfiant de constater comme le temps qui fut celui de l'amour, de la douceur de vivre, nous apparaît plus intensément en période de malheur. « C'est bien dommage », pensai-je en engageant la voiture sur la route qui, ruban sombre, fend la forêt en deux et s'arque, bordée d'arbres centenaires.

Table

3 décembre 1926	17
4 décembre 1926	47
5 décembre 1926	79
6 décembre 1926	97
7 et 8 décembre 1926.....	131
9 décembre 1926	141
10 décembre 1926	157
11 et 12 décembre 1926.....	181
13 décembre 1926	195
14 décembre 1926	211
Les dernières heures de ma disparition	219
<i>Note de l'auteur</i>	259
<i>Remerciements</i>	261

Mise en pages par Meta-systems
59100 Roubaix

N° d'édition : L.01ELIN000400.N001
Dépôt légal : janvier 2016